

# ***Que faire?***

**Le renouveau de la question de la fondation communiste dans  
le capitalisme high-tech transnational**

**Wolfgang Fritz Haug**

Conférence donnée lors du 17e Congrès du Parti suisse du Travail-POP

***Unir pour changer !***

Vaumarcus (Neuchâtel) 22-24 novembre 2002

Traduction de l'allemand et adaptation: Anjuska Weil, Nicolas Pepin  
Version revue par l'auteur  
Brochure éditée par le Parti suisse du Travail-POP, CP 232, CH-1211 Genève  
février 2003

Chers camarades,

Votre invitation représente une lourde charge pour mes faibles épaules. Comment une personne n'ayant jamais appartenu à un parti communiste peut-elle prétendre donner des conseils à un tel parti? J'ai quand même vécu l'expérience d'avoir été exclu du DKP (Deutsche Kommunistische Partei) sans jamais en avoir été adhérent! Heureusement, la situation a été solennellement rectifiée par la suite et j'ai été réhabilité<sup>1</sup>. Plus sérieusement, l'utilisation de conseils venant «de l'extérieur», d'un intellectuel engagé de façon autonome, présuppose une «structure d'accueil» favorable. En Allemagne en ce moment, la crise du PDS (Partei des Demokratischen Sozialismus) nous rappelle de façon douloureuse ce que peut signifier l'absence d'une telle structure, en l'occurrence l'absence d'une équipe dirigeante cohérente dans son action et dans ses positions, et d'autant plus douloureusement lorsque ce sont précisément les plus capables — pensez au talent de communicateur de Gregor Gysi — qui ne se montrent plus capables de concilier leur rôle de dirigeants avec la démocratie interne du parti. Ce n'est pas de cela qu'il sera question aujourd'hui, mais plutôt du nouveau *Que faire?*, du retour de la question de la fondation communiste, retour transformé bien sûr par les conditions du capitalisme high-tech transnational et par la ruine des sociétés qui ont résulté de la Révolution d'octobre.

Comment s'y prendre? Pour escalader une falaise, on cherche des saillies et des failles pour avoir prise. Pour un discours qui aborde un terrain difficile, il faut quelque chose de semblable. J'utiliserai pour cela les thèses par lesquelles Roger Martelli a appelé, à Bâle, il y a deux ans, sous le titre *Le communisme, mais autrement*<sup>2</sup>, à la refondation de la politique communiste.

---

<sup>1</sup> Cf. la note du 18 novembre 1989 dans mon “Perestrojka-Journal”: *Versuch beim täglichen Verlieren des Bodens unter den Füßen neuen Grund zu gewinnen*, Hamburg: Argument, 1990, 134

<sup>2</sup> Conférence publiée dans *Parlementarisme et luttes politiques*, brochure éditée par le PST-POP, Genève, 2001.

La rigidité cadavérique qui s'est répandue sur une grande partie de la gauche après la chute du socialisme d'Etat européen a cédé la place à une nouvelle mouvance. Les horizons se sont de nouveau ouverts. Un premier «signe historique», comme Kant appelait la Révolution française, fut le soulèvement zapatiste au Chiapas, cet asile de pauvres du Mexique, dans la nuit du 1er janvier 1994, jour J de l'ouverture de la zone de libre échange de l'Amérique du nord (ALENA). Ce soulèvement aurait été noyé dans le sang, s'il n'y avait eu, à Mexico, un énorme mouvement de masse qui obtint que des négociations soient mises en place. Ce fut là le deuxième événement et pas le moins étonnant. Les zapatistes présentèrent ce mouvement spontané comme étant celui de la «société civile». Ce n'est pas la prise de pouvoir qu'ils revendiquaient comme but, mais la démocratisation; c'est elle qui donnera à cette société civile un rôle décisif au plan politico-étatique<sup>3</sup>. Le troisième événement étonnant fut qu'à partir de l'initiative d'un étudiant américain qui avait mis en place un site internet pour le mouvement zapatiste, naquit un mouvement de solidarité mondiale, mis en réseau dans une diversité jamais connue jusqu'alors, avec un langage plein d'ironie et de bons mots qui allait de pair avec un grand sérieux, comme cela est ressorti lors du «congrès intergalactique». Les zapatistes ont offert à ce mouvement pluraliste le mot d'ordre «contre le néolibéralisme», en lien avec le conseil suivant: «vous nous aidez en vous aidant vous-même contre cette affliction qui cherche à mettre en place le totalitarisme de marché».

---

<sup>3</sup> Sur la problématique citée: Patricio Nolasco "Etat, pouvoir, société civile et démocratie", in: Brand, Ulrich, Ana Esther Cecenna (éds), *Reflexionen einer Rebellion. >Chiapas< und ein anderes Politikverständnis* (2000), 2e édition: Münster: Westfälisches Dampfboot, 2002, 216-40.

Une hirondelle ne fait pas encore le printemps. Et se solidariser avec une rébellion locale démange peu le capitalisme global. Mais grâce à cette orientation contre le néolibéralisme et à ce retournement en direction des sociétés elles-mêmes, s'est produit un changement de paradigme vers un mouvement mondial de type nouveau. Ce mouvement vit le jour en 1999 à Seattle, dans une diversité encore plus large et avec une force qui mit même momentanément sur la défensive l'appareil d'oppression des USA. «La nouvelle aurore», c'est ainsi qu'Ignacio Ramonet intitula alors son éditorial du *Monde diplomatique*, faisant allusion aux coups de feu du croiseur cuirassé *Aurore* qui, en 1917, avaient précédé la Révolution russe. Depuis, quel que soit le lieu où les seigneurs de ce monde se réunissent, le «Mouvement des mouvements» est présent en masse. Sauf quand, comme au Canada, les seigneurs se retirent dans une réserve protégée par les forces armées et où, plutôt que des êtres humains, vivent au mieux des ours.

Le pas suivant de cette renaissance des mouvements sociaux fut la tournure constructive qu'elle prit dans le Forum Social Mondial (FSM) de Porto Alegre. «Le monde n'est pas une marchandise» et «un autre monde est possible». Le tissu politique pluraliste des zapatistes, leur orientation vers «un monde qui offre de la place pour beaucoup de mondes» *un mundo en que caven muchos mundos* — réapparaît dans la charte de Porto Alegre, quoique sous une forme moins concise que chez le sous-commandant Marcos:

«espace ouvert de rencontres pour l'approfondissement de la réflexion, le débat démocratique d'idées, la formulation de propositions, le libre échange d'expériences et l'articulation d'actions efficaces, d'entités et de mouvements de la société civile qui s'opposent au néolibéralisme et à la domination du monde par le

capital et par n'importe quelle forme d'impérialisme, et qui sont investis dans la construction d'une société planétaire centrée sur l'être humain».<sup>4</sup>

Les «antiglobalisation» sont devenus les adversaires de la globalisation néolibérale et l'avant-garde d'une autre globalisation, par le bas. De même que le globe est le terrain de déploiement des cartels et des pouvoirs d'Etat, le monde, *mundus*, est le monde des êtres humains; nous devrions distinguer les mots et opposer la mondialisation solidaire des mouvements sociaux pour une vie en commun durable sur la planète à la globalisation capitaliste. Depuis lors, le processus de Porto Alegre a mené à la fondation de nombreux forums sociaux. Et une organisation comme ATTAC attire de nouveaux membres par un magnétisme apparemment irrésistible.

Pendant qu'au Forum Social Européen (FSE) de Florence des jeunes et des vieux arrivent finalement en masse et que la protestation contre la guerre impérialiste et l'exploitation capitaliste de l'homme et de la nature célèbre une renaissance joyeuse et polyphonique, beaucoup de partis de tendance socialiste de gauche et communiste se trouvent en crise. Les tendances formulées dans le *Manifeste du parti communiste* concernant le capitalisme ont trouvé une nouvelle évidence, mais ce développement se fait en laissant de côté les partis communistes. En Allemagne, les Socialistes Démocratiques (PDS) ont perdu leurs mandats au Bundestag et se sont noyés dans des batailles internes qui prennent les traits de l'autodestruction.

*Que faire?* Les uns considèrent que la forme parti est dépassée. Est-ce qu'un parti communiste vieillissant, qui ne suit plus le développement, devrait se fondre dans ce nouveau «Mouvement des mouvements», ou alors que doit-il faire? Posée de manière

---

<sup>4</sup> *La charte de Porto Alegre*, approuvée par le conseil international du forum mondial social le 10 juin 2001, principe premier.

générale, la question est: «les mouvements sont-ils en train de remplacer les partis?»  
(Christiane Jaquet-Berger<sup>5</sup>)

Roger Martelli a caractérisé le présent comme une phase charnière, comparable à celle des années autour de 1848 et 1917<sup>6</sup>. Effectivement, ce n'est pas le temps des grands projets, vu que nous nous trouvons devant les décombres de ce qui, à l'époque, aurait dû devenir la base du socialisme réel, *notre autre monde*. Frank Deppe doute même que ce soit le bon moment pour une discussion programmatique socialiste ou communiste<sup>7</sup>. Mais la question charnière *Que faire?* se pose aujourd'hui à nouveau de manière incontournable. Puisque, pour nous, il ne peut être question d'effectuer un changement historique de manière ahistorique, je vous invite à un voyage dans le temps, cent ans en arrière, quand Lénine, dans sa discussion de l'économisme, défendait le droit spécifique de la politique, et par là même fondait celui du parti vis-à-vis du mouvement syndicaliste des travailleurs. C'était là l'enjeu du texte de Lénine *Que faire?*, le texte fondateur du bolchévisme qui, à partir de 1917, a défini à l'échelon mondial et pendant trois quarts de siècle ce qu'on comprenait comme communisme politique<sup>8</sup>.

De même que les bornes kilométriques indiquent la distance, il existe des positions qui indiquent la distance qualitative dans le temps que nous appelons l'histoire. C'est une telle indication que forme la devise que Lénine a posée en exergue de son texte et qui est tirée d'une lettre de Lassalle à Marx<sup>9</sup> dans laquelle on lit que «la preuve la plus grande de la faiblesse du parti, c'est son amorphisme et l'absence de frontières nettement délimitées; le parti se renforce en s'épurant...».

---

<sup>5</sup> In: "Un parti de luttes et d'espoir", documents préparatoires au 17e Congrès du PST-POP.

<sup>6</sup> Roger Martelli, *Le communisme, mais autrement*.

<sup>7</sup> *Unterhaltungen über den Sozialismus nach seinem Verschwinden*, Berlin-Hamburg etc. 2002, 39.

<sup>8</sup> On peut consulter le texte français intégral à l'adresse suivante:

<http://www.marxists.org/francais/lenin/works/1902/02/19020200.htm>

<sup>9</sup> du 24 juin 1852.

Dans la purification du parti par l'exclusion de ceux qui pensent autrement — donc de ceux qui nous confrontent à la question de la liberté de manière concrète, car la liberté, comme l'a dit Rosa Luxemburg, c'est toujours la liberté de ceux qui pensent autrement — nous voyons aujourd'hui plutôt le problème que sa solution. Mais déjà en 1904, Rosa Luxemburg critiquait le «centralisme impitoyable» du parti russe: «le comité central est l'unique noyau actif du parti, et tous les autres groupements ne sont que ses organes exécutifs»<sup>10</sup>. Est-ce que le fait que Lénine soit allé chercher le mot-clé chez Lassalle, que Marx, au nom du mouvement endogène de la société, avait déjà critiqué pour son socialisme d'Etat, n'opère pas comme un présage?<sup>11</sup> Si ce type de parti est depuis toujours une manière de contre-appareil d'Etat, formé lui-même selon le modèle de l'Etat des appareils — Gramsci parlerait de *società politica* — les partis communistes et socialistes de gauche qui aspirent à un renouvellement se situent dans ce que Gramsci appelle *società civile*, la société civile. L'exclusion du parti, cette forme réduite de la guillotine jacobine, n'est plus utilisée que dans des cas d'extrême dommage au parti. Apparemment, les camarades ne sont pas partout aussi retenus. Comme un stoïque soldat de plomb<sup>12</sup>, le PC portugais a récemment exclu trois camarades qui soutenaient les points suivants: 1) pluralisme d'opinions au lieu de centralisme démocratique 2) référence au marxisme au lieu du «marxisme-léninisme» discrédité par l'histoire 3) unité de la gauche au lieu d'une séparation, notamment d'avec le parti socialiste<sup>13</sup>. La plupart d'entre nous peuvent se sentir co-exclus, de même que, selon notre expérience, il est aussi exclu de revenir à une politique effective au sein de ces vieilles structures.

---

<sup>10</sup> Luxemburg parle d'un «impitoyable centralisme posant comme principe, d'une part, la sélection et la constitution en corps séparé des révolutionnaires actifs et en vue, en face de la masse non organisée, quoique révolutionnaire, qui les entoure, et, d'autre part, une discipline sévère, au nom de laquelle les centres dirigeants du parti interviennent directement et résolument dans toutes les affaires des organisations locales du parti». Le texte, intitulé "Centralisme et démocratie", est consultable en français à l'adresse suivante:

[http://www.marxists.org/francais/luxembur/c\\_et\\_d/c\\_et\\_d\\_1.htm](http://www.marxists.org/francais/luxembur/c_et_d/c_et_d_1.htm)

<sup>11</sup> Le vieux Pierre Faye avait alors proposé de parler de lassallisme léninisme plutôt que de marxisme léninisme.

<sup>12</sup> *Der standhafte Zinnsoldat*, titre d'un conte de Hans Christian Andersen, qu'on trouve généralement traduit soit par *Le stoïque soldat de plomb*, soit par *L'inébranlable soldat de plomb* [ndtr].

<sup>13</sup> Cf. Gerhard Wendendorf, "Kein Ende des Bruderzwists", ND, 6/11/02, 7.

S'il s'agit de contribuer à préparer le parti pour une politique de gauche qui dépasse les limites du parti, ce n'est pas quelque chose d'entièrement neuf. Lénine a vu en la personne de Wilhelm Liebknecht le type même du «tribun populaire sachant réagir contre toute manifestation d'arbitraire et d'oppression, où qu'elle se produise, quelle que soit la classe ou la couche sociale qui ait à en souffrir, sachant généraliser tous ces faits pour en composer un tableau complet de la violence policière et de l'exploitation capitaliste, sachant profiter de la moindre occasion pour exposer devant tous ses convictions socialistes et ses revendications démocratiques, pour expliquer à tous et à chacun la portée historique et mondiale de la lutte émancipatrice du prolétariat»<sup>14</sup>.

De ce qui précède, la majeure partie reste actuelle, si on omet le passage sur la «portée historique et mondiale de la lutte émancipatrice du prolétariat» qui sonne de manière étrangement abstraite aux oreilles d'aujourd'hui, sauf pour quelques groupuscules marginaux. Mais pourquoi cela? Pas parce que nous croyons à «la fin de la société du travail» ou même à la thèse grotesque de Robert Kurz sur la «fin définitive» du travail<sup>15</sup>. Le prolétariat est dispersé sur le globe. Les sociétés individuelles le relèguent dans la diaspora des marchés fragmentés du travail et des relations de travail. Selon le lieu, la branche et la qualification, mais aussi selon le sexe, la couleur de la peau ou l'origine, les conditions et les mentalités sur les lieux de travail, ainsi que les salaires, varient plus que jamais.

Est-ce que cette foule immense de salariés d'aujourd'hui, fragmentée dans tous les sens imaginables — globalement elle n'a jamais été aussi nombreuse — est-ce que cette foule mondiale dispersée du travailleur-global répondra de nouveau au nom de «prolétariat» et s'y identifiera? Nous ne pouvons pas le savoir. Un appel comme celui des

---

<sup>14</sup> Lénine, *Que faire?*

«post-opéraistes»: «immaterial workers of the World, unite!» se perdrait dans le néant comme une blague d'étudiants.

Pourtant, les thèmes de Lénine, «l'arbitraire de la police et l'exploitation capitaliste», sont toujours d'actualité. Evidemment, les méthodes et les apparences ont changé. En particulier, la physionomie et la direction de «l'exploitation capitaliste» se sont transformées. De plus, nous nous apercevons chaque jour d'avantage à quel point une exploitation capitaliste des ressources naturelles met brutalement de côté des masses populaires non utilisées et détruit des écotopes entiers de l'existence humaine.

Même si nous, dans les zones actuelles de la richesse, nous avons le bonheur de ne pas vivre sous un régime de violence, la construction de l'espace public n'est pas devenue plus facile. La domination s'appuie sur des moyens de contrôle, de même que sur des moyens de satisfaire les besoins — satisfaction aussi douteuse soit-elle —, qui n'étaient presque pas imaginables il y a cent ans, quand Lénine écrivait *Que faire?*. Les médias audiovisuels d'extension globale, les «industries de la conscience», auxquels les médias interactifs emboîtent le pas, ont pour effet de nous disperser et de nous rendre passifs, au moment même où ils nous transmettent pour la première fois, à nous les humains de ce monde, une image mutuelle de l'autre; imaginaire mondial et sans frontière dans lequel notre volonté pourrait s'activer et se mettre en mouvement pour «cet autre monde» qui enfin serait à nous tous.

Les médias des petites gens, leur culture de tracts et les autres moyens modestes de publication, leur «histoire orale», les discussions sur les lieux de travail ou durant les pauses, sur le chemin du travail et sur celui du retour, ou dans les transports publics, au bistrot, au cinéma, chez les amis de la nature ou dans le club sportif des travailleurs, dans

---

<sup>15</sup> Cf. Robert Kurz (éd.) *Marx lesen. Die wichtigsten Texte von Karl Marx für das 21. Jahrhundert*, Frankfurt/M. 2000, 139s. Pour une critique: W.F. Haug "Über einige Lorianismen des Robert Kurz", in *Das Argument* 244, 44<sup>ème</sup> année,

la rue du quartier populaire, auparavant chez le coiffeur ; toutes ces formes sont réduites, affaiblies ou ont disparu du *budget temps*, de la composition organique des éléments de communication et de formation des idées, et des rapports de pouvoir respectifs. Les journaux et publications socialistes ou communistes végètent au bord de la disparition, la tradition orale des expériences de la lutte des classes est réduite à des espaces et des temps toujours plus rares, sur les lieux du travail informatisé on parle peu, le chemin entre la maison et le travail se fait le plus souvent dans la solitude d'une voiture, de même que les soirées qui sont analysées par Günther Anders comme la solitude d'ermites en masse devant la télévision. La rue et les quartiers d'habitation sont séparés de manière hygiénique, les relations dans les bâtiments locatifs sont anonymisés et la culture ouvrière a quasiment expiré. Bref, on peut dire que la tradition de créer la tradition «d'en bas» est dans son ensemble menacée de disparition et qu'en ce qui concerne une continuité de développement de nos analyses et stratégies, nous souffrons d'une «absence cruelle de lieux de débat» (Christiane Jaquet-Berger)<sup>16</sup>.

Chaque effort organisé pour réinventer notre culture de la solidarité, des fêtes, du souvenir commun a d'autant plus d'importance; le soin apporté à notre bibliothèque (y compris les librairies), à nos musées imaginaires, à nos médias (pour maintenir vivants les souvenirs et les oeuvres); et finalement la culture de la théorie ou la culture théorique en perspective pratique, les initiatives des cercles de lecture et d'étude, surtout avec des jeunes, ainsi que la mise en place de forums, virtuels comme réels, où les résultats peuvent être échangés. La lutte pour un autre monde nécessite aussi une autre philosophie, qui a inscrit dans ses fondements la rupture d'avec la philosophie actuelle, mais en se référant à Marx de telle manière que cette rupture «en même temps que le

---

2002 H. 1, 85-90.

<sup>16</sup> In: "Un parti de luttes et d'espoir", documents préparatoires au 17e Congrès du PST-POP.

mode de travail capitaliste ne jette pas ses fruits»<sup>17</sup>. On devrait comprendre que la frontière entre membres et non-membres d'un parti ne peut avoir d'importance pour l'ouverture de tels champs de pratiques et de groupes de projets.

Le mot-clef du virtuel fait allusion au fait que mon image du danger que la «tradition de créer de la tradition» disparaisse était unilatérale. On va seul sur internet, mais on y trouve de la compagnie. Le tableau noir, l'espace de conversation (*chat room*), la «liste» thématique et le journal électronique sont des médias puissants. Jamais encore des nouvelles et des appels n'étaient passés si vite et tout autour du globe, même si c'est parfois avec des «virus».

Mais ici se manifeste le problème suivant. Les cybernautes sont aussi anarchiques que le réseau est sans centre. Les «autonomes» refusent la politique de parti. En Allemagne, quelques-uns ont appelé au boycott électoral — contre le PDS. La relation entre le parti et les autonomes se présente comme la réplique d'une autre scission qui, en comparaison avec le *Que faire?* de Lénine, date d'une génération de plus. Comme ses conséquences tardives se poursuivent, je vous invite à un deuxième voyage dans le temps.

---

<sup>17</sup> Cf. *Théories sur la plus-value (Livre IV du Capital* édité en 3 volumes par Gilbert Badia, Editions sociales: Paris, 1974-1978). Marx y traite en particulier de deux auteurs qui prennent part pour le prolétariat et confondent les formes contradictoires des conquêtes de l'époque capitaliste avec ces conquêtes mêmes: «sur ce point, bien que partant du pôle opposé, il partage avec les économistes [bourgeois] la *forme contradictoire* de ce développement avec son contenu. Les uns veulent perpétuer la contradiction à cause de son fruit. Les autres sont décidés, pour se débarrasser de cette contradiction, à sacrifier les fruits qui ont poussé au sein de cette forme antagonique» (III, 306).

## II

Parmi les différends et les exclusions, que nous devons réviser dans notre lecture de l'histoire et corriger dans notre image de nous-mêmes, il y a la rupture avec les tendances anarchistes ou anarchosyndicalistes dont l'une d'elles a ses racines très près de notre lieu de rencontre, dans le Jura suisse. Ce retour devrait nous être d'autant plus facile que, déjà dans les années 1870, lorsque ce différend surgit, règne une dialectique qui paraît signifier quelque chose d'aussi fou que: mettre sens dessus dessous les représentations habituelles. Quand Marx était chargé par le congrès de la Haye de travailler sur le rapport concernant *L'Alliance de la démocratie socialiste et l'Association internationale des Travailleurs* (Londres-Hambourg 1873), il se heurtait en quelque sorte à une personnalité historique multiple, une formation qui combinait programme anti-autoritaire et organisation secrète extrêmement autoritaire. Bakounine et Netchaev, les personnalités dirigeantes clefs, résidaient à Genève. Ils rendaient la vie tellement difficile au Conseil général de l'Association internationale des Travailleurs que celui-ci transféra finalement le centre de l'organisation aux Etats-Unis, ce qui sonna le glas de la Première Internationale. Marx lisait alors Netchaev, parmi d'autres, et pour décrire ce qu'il y trouvait comme structure politique et de société, il inventa la notion de «communisme de caserne». En étudiant "Le Cathéchisme révolutionnaire" de Netchaev<sup>18</sup>, il constata avec stupéfaction que «ces anarchistes détruisant tout, qui voulaient tout rendre amorphe<sup>19</sup>, introduisent l'anarchie dans la morale en exagérant à l'extrême le manque de morale de la bourgeoisie»<sup>20</sup>. Au centre de cet anarchisme, Marx trouve le principe du «but qui sanctifie les moyens», il découvre le modèle d'un communisme qui en «prêchant une obéissance aveugle, inconditionnelle aux ordres qui viennent d'en haut» est «plus autoritaire que le

---

<sup>18</sup> Disponible dans la série C des Cahiers de Spartacus.

<sup>19</sup> Marx joue avec des mots-clef bakouniniens.

<sup>20</sup> Notre traduction. Pour la version allemande, cf. MEW 18, 327-471, en particulier 426 [ndtr].

communisme le plus primitif». Il résume ce modèle d'organisation d'un parti de type congrégation par l'expression de «jésuites de la révolution». Ici la dialectique met tout à l'envers: les anti-autoritaires se transforment en super-autoritaires et Marx, qu'ils vitupèrent être un centraliste autoritaire, défend la démocratie de base, les droits de l'homme et l'éthique. Plus encore: la description marxienne de l'anti-marxisme de gauche organisé (pour parler moderne) se lit comme une description de ce qui plus tard, sous le nom de PCUS, a revendiqué de représenter le prototype normatif de l'organisation du parti communiste. Ce que Marx n'a pas vu est le fait que l'extrême contradiction entre l'anti-autoritarisme et l'autoritarisme totalitaire, qu'il considérait comme son adversaire, lui reflétait, comme dans un miroir caricatural, une contradiction qui affligeait sa propre direction. On ne pouvait pas l'éliminer, car elle naissait du champ d'action du mouvement ouvrier organisé lui-même. On pouvait éventuellement essayer de l'assouplir en développant des formes de mouvement pour les contradictions. L'exclusion n'était pas la solution, mais une manière d'inscrire sans le nommer le problème au sein de sa propre formation. Il semble que Marx ait alors exclu une partie de lui-même.

Cela était-il évitable? Ceci n'est pas une question académique. Aujourd'hui, c'est une question vitale pour la viabilité de la politique marxiste. La traîter est une partie importante de ce *discours de la méthode* du renouvellement de la politique communiste.

### III

Dans un texte rédigé au début des années 1930, qui a été publié il y a dix ans seulement, avec une centaine d'autres inédits, Bertolt Brecht avait mis sur le papier des recommandations à l'adresse des dirigeants du KPD. La plus importante d'entre elles dit ceci: pour que les contradictions ne divisent pas l'organisation «il faut savoir opérer avec les antinomies»<sup>21</sup>. Les antinomies règnent quand deux actions s'excluant à première vue sont également indispensables si on ne veut pas perdre son identité. Par exemple, le KPD devait alors mener simultanément une politique pour les ouvriers qualifiés et pour les chômeurs, pour la plupart «non qualifiés». Les contradictions qui naissent de telles antinomies sont les nôtres, et pas seulement celles de nos adversaires. La capacité politique demeure en premier lieu l'art de gérer ses propres contradictions. Si on en est capable, on sait aussi mieux traiter les contradictions de son adversaire. Quand le second mouvement féministe se fit entendre au sein des partis communistes d'Europe occidentale, posant de manière indépendante des revendications féministes, cela fut combattu comme tentative petite-bourgeoise. Le mariage entre marxisme et féminisme se termina mal alors (pour plagier le titre d'un livre de l'époque<sup>22</sup>). Une décennie et demie plus tard, la question de savoir si des femmes pouvaient être admises dans la Bundeswehr (armée allemande) divisait la gauche. L'axiome de la politique de paix et l'axiome de l'égalité des droits de la femme s'opposaient comme deux lois contraires, entre lesquelles on ne pouvait être que coupable, d'une manière ou de l'autre. Aujourd'hui, personne ne mettrait plus en cause qu'un parti de gauche doive être capable de traiter de telles contradictions en son sein. Pour la question de l'accès des femmes à l'armée, il est utile de clarifier la contradiction qui frappe des rapports dominants qui, d'une part, ont

---

<sup>21</sup> Notre traduction de «ist Operierenkönnen mit Antinomien nötig» (Brecht, GA 21, 578).

<sup>22</sup> Lydia Sargent (éd. 1981), *Women and Revolution: the unhappy Marriage of Marxism and Feminism*. London: Pluto Press.

reconnu l'égalité formelle des sexes, et d'autre part perpétuent, par un monopole masculin sur la chose militaire, un appareil décisif de production d'une masculinité «machiste» prête à la violence et, donc, la reproduction des rapports patriarcaux entre les sexes.

A côté de Brecht, aucun écrivain communiste n'a autant mis en évidence le «savoir opérer avec les antinomies» que Peter Weiss. Quand j'ai lu, en 1980, son *Esthétique de la résistance*<sup>23</sup>, j'ai été ravi de la manière dont il a su tirer de la forme littéraire que nous appelons roman, de l'historiographie dans le meilleur sens du terme. Les contradictions qui ont déchiré le mouvement ouvrier international, les conflits dans lesquels son avant-garde s'est enfermée y sont mis au jour par des discussions dans lesquelles aucune des parties n'est jamais mise entièrement ni dans son droit ni dans son tort. Le débat inscrit au sein des luttes de classe du 20ème siècle s'est révélé être une forme capable de vivre avec les divergences d'opinion, d'une manière qui en conservait l'agitation et promouvait l'idée que l'important c'est de les garder *en mouvement* et non pas de les neutraliser par la violence ou l'exclusion.

Dans son *Dreigroschenprozess. Ein soziologisches Experiment*, Brecht a posé la devise suivante: «les contradictions sont notre espoir». Une maxime du savoir opérer avec les contradictions pourrait être : ne dessine jamais notre côté uniquement comme victime d'une puissance monolithique plus forte, mais comprend toujours la puissance adverse, même si elle est toujours plus forte, du point de vue de ses contradictions. Par exemple, comment la circulation transnationale des capitaux et des marchandises va-t-elle de pair avec la fermeture des frontières pour les humains? Si on comprend d'autre part que la globalisation capitaliste est d'autant plus ambivalente qu'elle a fait surgir la mondialisation d'en bas, on peut rendre évident que les contradictions du côté adverse et celles qui nous divisent sont interdépendantes. Je sens la tentation de poser l'alternative dans la formule

affichée «fondamentalisme ou dialectique». Dois-je dire que pour moi la dialectique n'est pas sa caricature stalinienne? Les plus agés parmi nous se souviendront de la formule, répétée comme un refrain de catéchisme, de *Sur le matérialisme historique et dialectique* de Staline<sup>24</sup>, qui disait que comme l'eau se dégèle à 0 degré ou bien bout à 100 degrés, «les changements révolutionnaires acquis par la classe opprimée constituent une apparition entièrement naturelle et inévitable» et que «la lutte de classe du prolétariat est une apparition entièrement naturelle et inévitable». Ce n'est pas de la dialectique, c'est de la métaphysique positiviste vulgaire. La dialectique, je la comprends avec Brecht avant tout comme l'art de gérer les contradictions, un art que Brecht s'efforçait de «porter à la jouissance» au théâtre: «les surprises du développement logiquement progressif ou qui saute, l'instabilité de toutes les situations, le jeu des incohérences et ainsi de suite, ce sont les plaisirs de la vie des humains, des choses et des processus, et ils augmentent l'art de vivre aussi bien que la joie de vivre»<sup>25</sup>. J'attribue donc à la dialectique la capacité de gérer en même temps plusieurs instances interdépendantes, comme l'art politique implique toujours plusieurs fers dans le feu.

Je nomme fondamentaliste une résistance dans laquelle celui qui est critiqué apparaît comme positivité monolithique du négatif, de ce qui est mal. Capitalisme et globalisation n'apparaissent alors pas plus différents que les «rogue States», les *Etats voyous*, pour G. W. Bush. C'est pour cela que je ne suis pas persuadé qu'Ignacio Ramonet, que j'apprécie beaucoup, ait été bien inspiré quand il designait la Banque mondiale et le Fonds monétaire international comme le véritable «axe du mal».

---

<sup>23</sup> Ce roman de Peter Weiss, intitulé *Die Ästhetik des Widerstands*, a connu de nombreuses rééditions en langue allemande. La traduction française a été publiée chez Klincksieck, Paris, en 3 volumes.

<sup>24</sup> Peut-être mieux connu sous le titre de *Cours Abrégé*, du russe *Kratki kurs*. Les citations sont notre traduction [ndtr].

<sup>25</sup> «Die Überraschungen der logisch fortschreitenden oder springenden Entwicklung, die Unstabilität aller Zustände, der Witz der Widersprüchlichkeiten und so weiter, das sind Vergnügungen an der Lebendigkeit der Menschen, Dinge und Prozesse, und sie steigern die Lebenskunst sowie die Lebensfreudigkeit», annexe au 45 du kleinen Oragon (GA 23,290 / GW XVI, 702).

## IV

Revenons au *Que faire?* des partis communistes d'aujourd'hui. «Les communistes», dit le *Manifeste*<sup>26</sup>, «ne forment pas un parti distinct opposé aux autres partis ouvriers». Voilà qui semble naïf, car cela contredit les structures des partis communistes, tels que nous les avons connus, de manière aussi éclatante que ces derniers contredisent le *Manifeste*. Selon le *Manifeste*, les communistes se distinguent des autres uniquement en mettant en avant la cause du prolétariat de manière internationaliste et en défendant toujours l'intérêt du mouvement entier, indépendamment des différentes étapes de développement de la lutte des classes<sup>27</sup>. Cela implique l'aspiration à cette «avant-garde détentrice du savoir» critiquée par Martelli. Dans les termes du *Manifeste* : «pratiquement, les communistes sont donc la fraction la plus résolue des partis ouvriers de tous les pays, la fraction qui stimule toutes les autres ; théoriquement, ils ont sur le reste du prolétariat l'avantage d'une intelligence claire des conditions de la marche et des fins générales du mouvement prolétarien». Martelli propose d'abandonner cette aspiration aussi irréalisable que fatale. Mais que reste-t-il alors de particulier aux communistes? Selon lui, la fonction des communistes se révèle dans le fait que le «mouvement social» — au singulier, donc le mouvement ouvrier — met à disposition «un formidable gisement d'analyses, d'idées et de propositions qui nourrissent la perspective d'une alternative aux normes sociales dominantes». Dans ce champ qui montre des traits hétérogènes, la fonction des communistes est, selon Martelli, «de travailler à la mise en cohérence de cet ensemble». Cette conception qui met en valeur l'expérience historique demande, aujourd'hui plus que jamais, son extension du seul mouvement social à l'ensemble des mouvements sociaux émancipateurs. C'est ici que se trouve le «gisement formidable»

---

<sup>26</sup> Consultable à l'adresse: <http://www.marxists.org/francais/marx/works/1847/00/kmfe18470000.htm>

<sup>27</sup> «Les communistes ne se distinguent des autres partis ouvriers que sur deux points: 1) Dans les différentes luttes nationales des prolétaires, ils mettent en avant et font valoir les intérêts indépendants de la nationalité et communs à tout

dans lequel et avec lequel il s'agit de travailler pour une vue cohérente des circonstances et des capacités d'action associée.

Ce type de travail et l'acteur spécifique qui s'en occupe ne sont nulle part aussi clairement pensés que chez Antonio Gramsci. Le parti communiste, lit-on en substance chez lui, doit se comprendre et se comporter comme un intellectuel collectif de la classe ouvrière.

Gramsci voit les conflits autodestructeurs qui, depuis la mort de Lénine, opposent au sein de la direction soviétique les uns aux autres dans des coalitions changeantes, jusqu'à ce qu'il ne reste que Staline. Le regard aiguisé par ce souci, il trouve dans la troisième thèse sur Feuerbach<sup>28</sup> de Marx un critère organisateur pour le parti et ses relations avec la classe ouvrière et la société en général. Il y est écrit que:

«La doctrine matérialiste qui veut que les hommes soient des produits des circonstances et de l'éducation, [et] que, par conséquent, des hommes transformés soient des produits d'autres circonstances et d'une éducation modifiée, oublie que ce sont précisément les hommes qui transforment les circonstances et que l'éducateur a lui-même besoin d'être éduqué. C'est pourquoi elle tend inévitablement à diviser la société en deux parties dont l'une est au-dessus de la société. La coïncidence du changement des circonstances et de l'activité humaine ou auto-changement ne peut être considérée et comprise rationnellement qu'en tant que *pratique révolutionnaire*<sup>29</sup>».

Dans «éducateur» Gramsci reconnaît le PC. Il note avec un espoir enragé que le peuple agit parfois comme un rude «éducateur» de ceux qui, de telle manière, «se

---

le prolétariat. 2) Dans les différentes phases que traverse la lutte entre prolétaires et bourgeois, ils représentent toujours les intérêts du mouvement dans sa totalité», début du chapitre 2 intitulé "Prolétaires et communistes".

<sup>28</sup> On peut consulter les *Thèses sur Feuerbach* à l'adresse suivante:

<http://www.marxists.org/francais/marx/works/1845/00/kmfe18450001.htm>

<sup>29</sup> Souligné par WFH.

superposent au peuple». Contre l'éducationisme, il développe le concept de l'«intellectuel organique». Ce dernier doit travailler dans et avec le mouvement et non pas au-dessus, et il s'engagera notamment pour ce que Martelli appelle la «politisation populaire continue». Cependant, en ce qui concerne la notion de politisation aussi, nous devons insister sur une distinction: le soutien à une autopolitisation active des gens est autre chose que la politisation externe et propagandiste qui les laisse passifs. Ce qui devrait distinguer les intellectuels organiques du mouvement, c'est qu'ils contribuent à l'autopolitisation de manière instigatrice et soutenante. Pour eux, «changer les circonstances et (...) changer soi-même» devraient ne faire qu'un. Il ne sont pas meilleurs, mais, espérons-le, mieux préparés.

Ce que Martelli a défini comme fonction communiste, le travail cohérent des potentiels de solidarité et d'émancipation de la société, distingue l'intellectuel organique. Evidemment, nous devons libérer cette conception de tout ce qui lui est resté du principe structurel «vertical» de direction, du parti d'avant-garde de type soviétique. Plus encore: se comporter comme des intellectuels organiques n'est pas lié du tout à un parti. Si nous pensons cette tâche de manière nouvelle et la mettons en lien avec les mouvements sociaux et les rapports de force actuels, la nécessité de tenir les frontières du parti perméables devient doublement évidente: les acteurs dont la coopération est décisive se trouvent des deux côtés de la frontière du parti et le «gisement des idées...» dont parle Martelli se trouve en grande partie hors de cette frontière.

Un parti dont la base de classe a majoritairement fondu et dont la perspective dans sa forme ancienne est en train de se faner, trouve les moyens de se rajeunir surtout parmi les mouvements sociaux plus jeunes. Il est donc bien placé s'il prospecte soigneusement la société à la recherche de l'émergence de tels mouvements.

Pour nous, aujourd'hui, l'orientation que Lénine a reprise de Kautsky, de donner

comme tâche au parti (à l'époque c'était encore le parti socialdémocrate) d'implanter la conscience de classe «du dehors» dans la classe ouvrière, est en effet inacceptable. La forme d'action des intellectuels organiques considère comme un impératif catégorique de travailler dans les mouvements sociaux. Est-ce que cela nie la forme-parti? Sous sa forme fermée oui, car alors le parti devient un obstacle dans le processus général. Mais si le parti a des frontières perméables, c'est différent. Alors, des éléments d'un parti peuvent s'intégrer comme intellectuels organiques dans les mouvements sociaux — ou bien aujourd'hui dans le «Mouvement des mouvements». Certes, une proposition de cohérence peut toujours être reçue par les mouvements comme venant «du dehors» car elle provient de membres d'un parti; pourtant, elle provient, d'une part, d'une force oeuvrant en interaction à l'intérieur de la société et, d'autre part, «de l'intérieur» dans la mesure où les militants du parti sont engagés dans un mouvement social déterminé et y travaillent.

Attention pourtant! La politique ne serait pas un art, s'il existait des formules faciles. Les serments de «changer soi-même» restent attachés à l'ancien extrême aussi longtemps qu'ils se contentent de sa simple négation. Le contraire d'une faute n'est pas juste par le simple fait qu'il est son contraire. C'est aussi valable pour la négation de l'«avant-garde détentrice du savoir». Le fait de savoir qu'il n'existe pas de savoir définitif est aussi un savoir, et même un savoir fort développé, accompagné d'un élément de sagesse. Ceux qui en disposent et sont capables d'utiliser la pratique du savoir dans ce sens font, de par cette qualité, partie d'une pour ainsi dire «avant-garde détentrice du savoir informelle» et nos espoirs reposent sur eux.

De même, le simple contraire du «socialisme d'état», à savoir la perspective de la désétatisation complète, n'est pas la solution. Nous ne pouvons même plus nous réfugier dans les objectifs complètement opposés au stalinisme de Marx. Car entre les objectifs marxistes et la réalité stalinienne qui les a pervertis en leur contraire grotesque, il existe

une dialectique secrète que Nicos Poulantzas a dépistée dans ses oeuvres tardives. Le groupe *socialisme moderne*, qui travaillait sur des idées de réforme juste avant la fin de la RDA, avait aussi vu l'interdépendance entre ce qu'il appelait le «communisme de l'immédiat»<sup>30</sup> et son contraire extrême, l'expansion totalitaire de l'Etat sur toutes les activités de la société. Aussi indispensable qu'elle soit aujourd'hui, pour une renaissance possible d'une politique communiste, la nécessité de distinguer le bolchévisme du communisme et la lutte centraliste et verticale pour le pouvoir d'Etat de la révolution, ne suffit pas. Contre Marx et avec Gramsci, nous devons réhabiliter les structures de médiation non personnalisée, comme le droit et la représentation politique — tout en oeuvrant pour les compléter par des éléments de la démocratie directe. Le fait que Marx n'ait pas été attentif aux structures de la société civile et à leurs conditions-cadres définies par l'Etat de droit, a pris l'air d'une légitimation marxiste de leur destruction après la Révolution d'octobre — initiée par la dissolution forcée du parlement élu — en trébuchant aveuglément d'un extrême à son contraire — et a ouvert le chemin à la totalitarisation de l'Etat soviétique.

Dans la rupture avec la Nouvelle Politique économique de la dernière phase de Lénine, Staline a misé sur l'Etat contre le marché. Aujourd'hui, au contraire, on semble miser sur les formes de la démocratie directe, sur la déprofessionalisation de la politique, donc sur la rotation des mandats. «Il ne s'agit pas de prendre le pouvoir, mais de le rendre à la société». Voilà un jeu de mot magnifique.

«Qu'est-ce qui est donc», demande Martelli «l'essentiel dans un processus révolutionnaire?» Et il répond «Non pas la prise du pouvoir par une avant-garde

---

<sup>30</sup> Cette formulation traduit l'expression «Unmittelbarkeitskommunismus» [ndtr]. Cf. mon “Perestrojka-Journal”: *Versuch beim täglichen Verlieren des Bodens unter den Füßen neuen Grund zu gewinnen*, Hamburg: Argument, 1990, 211-212.

consciente, mais la production par la société même des axes d'une transformation radicale de l'ordre existant».

Renoncer à la conception de la prise du pouvoir, ainsi que les zapatistes ont défini leur ligne de conduite, fait sens. Cependant, la croyance en «la société en elle-même» ne prend pas en considération que cette société n'est pas seulement un fourmillement de tous les intérêts et de toutes les positions, mais aussi le lieu des luttes de classe. Les mouvements sociaux émancipateurs se dressent contre les rapports dominants dans la société. Et c'est encore la société bourgeoise, au sens d'une société des bourgeois, qui domine la société civile, dans le sens de la participation organisée de manière autonome à l'organisation des rapports dans la société. Et même cela n'est pas encore suffisamment clair. La société civile n'est pas en soi quelque chose de bon, même si nous acceptons de manière radicale son principe de citoyenneté et sa prétention à la participation et à l'organisation de la société. La société civile n'est même pas encore, comme le montre Gramsci, une sphère déterminée de la société, mais l'ensemble de tout ce qui est pertinent pour se disputer l'hégémonie ou pour former un bloc historique comme base du pouvoir politique. C'est pour cela que chez Gramsci — contrairement à la théorie politique dominante aujourd'hui, notamment aux Etats-Unis — la société civile ne tombe pas en dehors de l'Etat. Comme une ellipse se construit sur deux centres, l'état intégral ne comprend pas moins la société civile que les appareils administratifs, répressifs et exécutifs d'état.

A l'inverse, le parti ne tombe pas non plus en dehors de la société civile. Il est un élément du tout en lutte parmi d'autres éléments. S'il reprend l'attitude ancienne de se poser comme représentant du tout, il divise le tout.

Mais avons-nous encore besoin d'un tel parti si le «Mouvement des mouvements» est ce qui forme la nouveauté de l'époque, ce qui fait avancer ? La question doit être prise au sérieux. Un parti ne doit pas continuer d'être seulement, pour ainsi dire, par habitude.

Sans doute, s'agit-il en premier lieu de soutenir ce nouveau «Mouvement des mouvements». Mais il faut savoir que les mouvements passent tandis que les partis sont construits sur une longue durée. Toutefois, cela seul ne suffit pas. Il faut des raisons substantielles.

## V

Voici notre dernier détour. Il s'agit de la question du noyau du capitalisme contemporain, des déplacements tectoniques qui ont fait surgir tant de tremblements économiques, politiques et culturels.

Alfonso Gianni demandait récemment à Fausto Bertinotti<sup>31</sup> pourquoi il pense nécessaire une refondation communiste. Gianni, rusé, fait un détour, en confrontant d'abord Bertinotti à un passage célèbre de *L'idéologie allemande* de Marx et Engels. Là, on lit que le capitalisme devient «insupportable» seulement s'il a «engendré des masses humaines nettement "sans propriété" simultanément en conflit avec un monde existant de richesse et de culture, ce qui présuppose un accroissement considérable de la force productive». Comme prémisses d'une révolution il faut donc, toujours selon Marx et Engels, que les humains comprennent de façon empirique qu'ils existent en tant que partie intégrante d'une «histoire mondiale» et pas seulement au sein d'un «destin local», nous pourrions dire : dans le mode mondialisé. Pour cela, le développement élevé des forces productives est une «condition pratique absolument nécessaire parce que, sans elle, la pénurie et la misère se généraliseraient et avec la misère, la lutte pour le strict nécessaire recommencerait et on retomberait fatalement dans la vieille merde. En effet, c'est uniquement grâce à ce développement universel des forces productives que peut s'établir un commerce universel entre les hommes, engendrant ainsi le phénomène des "sans propriété" simultanément chez tous les peuples (concurrence généralisée), faisant également dépendre chaque peuple des bouleversements qui se produisent chez les autres et remplaçant les individus locaux par des individus empiriquement universels, vivant au niveau de l'histoire mondiale». Bref, et cela nie la possibilité du communisme

---

<sup>31</sup> *Ces idées qui ne meurent pas*, Le temps des cerises: Paris, 2001. Le passage considéré se trouve au chapitre 6, intitulé "Le communisme".

dans un seul pays, «le communisme n'est empiriquement possible que comme l'acte accompli des peuples dominants "d'un seul coup" et simultanément, ce qui suppose le développement universel des forces productives et du commerce mondial connexe». Bertinotti, après avoir réfléchi un moment, fait alors varier une phrase de Benedetto Croce sur le fait d'être chrétien et dit: «oggi non possiamo non dirci marxiani». «Il est exclu que, face à cela, nous ne nous voyions pas comme marxians». Bertinotti est prudent et ne dit pas «marxistes»<sup>32</sup>.

Même dans des temps de faiblesse politique, l'analyse du capitalisme qui est tirée de la critique marxienne de l'économie politique se montre irremplaçable et, en comparaison avec les idéologies du moment, incomparablement forte. Ce qui est juste et ce qui est faux dans les discours répandus sur la «société postindustrielle» ou «informatique» n'est saisissable de manière rationnelle que sur la base de l'analyse de la transformation du mode de production capitaliste. Ainsi en est-il aussi des contradictions de la crise d'un capitalisme que la haute technologie, avec l'ordinateur comme élément guide, a mené à ses limites. Chaque chose est enceinte de son contraire, lit-on déjà chez Marx. La richesse des uns ne produit pas que la pauvreté de la majorité, mais aussi une crise générale, et la productivité hautement technologisée génère la destructivité. Pendant que les européens naviguent violemment entre la réduction du temps du travail (pour réduire le chômage de masse) et le relèvement de l'âge de la retraite (pour stabiliser les rentes), le gouvernement des Etats-Unis prône le keynesianisme militaire.

Les théories marxistes peuvent être une force énorme pour conduire les communistes dans le «Mouvement des mouvements», si elles n'en restent pas à un marxisme-léninisme engourdi et réhabilite, au sens propre, la pensée et l'analyse marxiste du monde d'aujourd'hui. La théorie marxiste a alors une chance et une fonction si

---

<sup>32</sup> La traduction française est d'ailleurs fautive à cet égard, qui donne «marxistes» pour «marxiani» (175) [ndtr].

elle prend la voie de la «société civile», se libère de son idéologisation et de sa fixation sur le capitalisme fordiste et se délie des rapports de sexes patriarcaux. Alors, ça en vaut la peine: la coopération de ceux qui ont appris à penser chez le Marx de la critique de l'économie politique est indispensable au sein du «Mouvement des mouvements». Entre autres parce qu'ils connaissent un contrepoison aux illusions sur le capitalisme et sa capacité de se réformer; d'un autre côté, ils sont mis en garde contre sa diabolisation et la critique tournée vers l'arrière.

Je prends le nom de «rifondazione comunista» comme référence pour une tâche programmatique. «Fonder à nouveau» est plus fort que «renouvellement» ou «modernisation». On ne doit pas tout faire de manière nouvelle, mais tout penser à nouveau et surtout suivre la trace des changements du capitalisme transnational high-tech. En faisant cela, on peut se nouer pas mal de «futur dans le passé», comme Ernst Bloch aimait à dire. Surmonter la séparation historique entre communisme et démocratie nous fera retrouver Rosa Luxemburg: «pas de socialisme sans démocratie, pas de démocratie sans socialisme». Surmonter cette division liera, toujours avec Luxemburg, la capacité politique actuelle à une vision au-delà du capitalisme, car cela implique qu'un mode de production et de vie écologiquement durable et socialement équitable est à la longue impossible sur la base capitaliste. Lier une politique de réformes dans l'intérêt des gens simples à des impulsions en vue de changer les structures actualise la «*realpolitik* révolutionnaire» de Rosa Luxemburg.

S'il est vrai que la question *Que faire?* se pose une fois encore aujourd'hui, et de manière nouvelle, elle ne le fait pas seulement face aux débris des réponses anciennes, mais aussi dans des conditions radicalement modifiées. Et de nouveau, elle se tourne contre l'économisme qui domine aujourd'hui le monde sous une forme néolibérale.

## VI.

Il faudrait ici commencer à entrer dans le détail de tous ces aspects, à concrétiser, à exposer le cadre analytique social. Un des personnages de Beckett demande: «est-ce que vous vous intéressez à quelque chose en particulier, ou seulement à tout?». Hélas, j'ai seulement parlé de tout. Et pourtant, je sais pourquoi j'ai écrit — ensemble avec notre ami japonais Narihiko Ito — l'article «Etwas», «quelque chose», pour le *Dictionnaire historique et critique du marxisme*<sup>33</sup>. J'éviterai toutefois de franchir ce seuil. En toute humilité, j'invite celles et ceux qui le désirent à lire les analyses détaillées que j'ai rassemblées dans deux livres<sup>34</sup>.

Maintenant, le travail de la parole, chers camarades, est à vous.

---

<sup>33</sup> *Historisch-kritisches Wörterbuch des Marxismus* (HKWM), Freie Universität Berlin, Institut für Philosophie, Habelschwerdter Allee 30, D-14195 Berlin.

<sup>34</sup> *Dreizehn Versuche. Marxistisches Denken zu erneuern*, Berlin: Dietz, 2001. Et *High Tech Kapitalismus*, Hamburg: Argument, 2003.